la Matérielle

feuille épisodique

N°13, juin 2005

lamaterielle@tiscali.fr
http://lamaterielle.chez.tiscali.fr//index.html



Les trois âges de l'opéraïsme

(*L'operaismo tra mito e lustrini*)

Centro di Ricerca per l'Azione Comunista
www.autprol.org
(2002)

Traduction C. Charrier

1. De la crise Hongroise aux *Quaderni Rossi*. R. Panzieri. 1956–1964[1]

On peut faire remonter la naissance du courant définit comme operaïste à la fin des années cinquante. Au cours de ces années, dans l'aire occidentale, le pouvoir de la bourgeoisie apparaissait comme étant exceptionnellement solide et capable de produire un consensus à travers une augmentation graduelle des salaires et par une amélioration conséquente des conditions de vie de la classe prolétaire. Le mouvement ouvrier officiel (les partis et les syndicats de gauche) connaissaient alors un processus d'alignement sur les règles de la société occidentale, non seulement dans les faits mais aussi du point de vue de son identité et de sa problématique, qui touchait également les partis staliniens eux–mêmes dont le prétendu antagonisme à l'Occident se jouait tout entier sur l'éternelle attente des « conditions favorables » pour une rupture révolutionnaire, avalisant de fait une pratique social–démocrate, conduite en plus d'une façon autoritaire et religieuse. Dans ce contexte, les évènements de Hongrie bouleverseront une bonne partie de l'intelligentsia de gauche, italienne et internationale.

Panzieri, un des auteurs les plus représentatifs de ce courant militant du PSI, entrevoyait une crise du mouvement ouvrier traditionnel. Pour endiguer ce processus il était opportun d'initier une recherche indépendante, qui se débarrasse des éléments d'interprétation traditionnels, de manière à permettre de redécouvrir une tradition de classe authentique dans le devenir historique du conflit entre le capital et le travail, en passant par–dessus l'encadrement organisationnel du vieux mouvement ouvrier écrasé sous le contrôle stalinien. En 1959 il nouera des contacts avec des éléments de la gauche du PCI qui opéraient dans la FIOM[2] de Turin, tel que Foa, Tronti, Asor Rosa et della Mea. Il initiait de cette manière une recherche sur le mouvement ouvrier, du « contrôle ouvrier » à la recherche de son objet, de l'« enquête ouvrière » pour une définition de la « composition de classe » à la définition de la « démocratie directe ». Panzieri était conscient du clivage qui s'était ouvert en 1956 avec le XXème Congrès du PCUS (déstalinisation de l'URSS et voie pacifique au socialisme) et avec les évènements de Hongrie, mais il ne les prenait en compte que du point de vue du mouvement ouvrier officiel. Il ne retenait pas de l'expérience hongroise l'exigence

[1] Le titre général et les intertitres sont du traducteur.

[2] *Fédération des Employés et des Ouvriers Métallurgistes*, membre de la CGIL (N.d.T.).

d'auto–organisation prolétarienne qui en dérivait, mais se limitait à constater combien la dégénérescence de l'URSS était définitive.

Ce retard n'existait pas dans les courants de l'« opéraïsme » hors d'Italie. *Socialise ou Barbarie* en France, *Correspondance* aux USA, *Solidarity* en Grande–Bretagne[3], retenaient des journées hongroises l'écart qui existait entre le mouvement ouvrier et sa contre–figure officielle. Ils voyaient dans l'affrontement entre les bureaucrates et l'anti–bureaucratie (démocratie directe) l'amorce d'une perspective nouvelle pour le mouvement ouvrier. Ils focalisaient leur analyse sur le bras de fer qui existait entre la bureaucratie capitaliste et le mouvement de lutte antibureaucratique. Par rapport à l'URSS, cette critique, bien que cela ne pouvait être suspecté à l'époque, était toutefois insuffisante dans la mesure où en définissant l'URSS comme un régime capitaliste d'État, elle se limitait à une critique gestionnaire et formelle, n'abordait pas la question de la nature des rapports de production capitaliste et celle corollaire des classes sociales[4]. Le mode de pr o-duction capitaliste, toujours plus intégré au niveau national et international, était analysé dans les catégories de la bureaucratisation et apparaissait comme une immense machine dont la conduite échappait à la bourgeoisie et qui se réduit à un complexe organique social capable d'éliminer les crises classiques de surproduction, avec le chômage de masse pour conséquence, la baisse des salaires, les luttes explicitement révolutionnaires. Le bloc capitaliste d'État était interprété comme la variante la plus importante de bureaucratisation, faisant du phénomène un processus unitaire. Ils retrouvaient les échos antibureaucratiques de Trotsky en inversant l'ordre des facteurs : pour Trotsky, en tant qu'État dégénéré, l'URSS était la plus proche du « socialisme », tandis que pour les opéraïstes « hors d'Italie », l'URSS était le modèle spécifique qui aurait représenté l'État pour le capitalisme au niveau universel, et les luttes qui s développaient dans ces pays étaient les anticipations des luttes futures. En fait le capitalisme d'État était le maillon faible de la chaîne, qui ne pouvait se développer différemment du fait de sa concurrence–équation avec le « monde libre ». La bataille cyclopéenne du capital à travers les monopoles, mettait en lumière un système qui basait sa force sur le production du secteur primaire et qui garantissait sa pérennité par un système colonial imposé. Les luttes dans les pays de l'Est, pour être importantes du point de vue de la perception de l'expérience prolétarienne, restaient empêtrées dans un schéma légué par la composition sociale retardataire du capitalisme. La forme conseilliste elle–même, que l'on pouvait observer de fait en Hongrie, sans en faire une considération absolue, était un type d'organisation lié à la grande industrie mécanique prépondérante dans les pays de l'Est, et représentait un stade d'évolution de l'organisation du travail dépassé n Occident.

Sur le contenu des pays socialistes, Panzieri et le courant opéraïste n'ont rien écrit qui remette en question le caractère socialiste de ces pays. Dans le texte de 1957 *Notes pour un examen de la situation du mouvement ouvrier*, on voit comment l'auteur accepte en bloc l'idéologie stalinienne du socialisme dans un seul pays. Pour Panzieri, s'il y a jamais un problème, c'est celui d'humaniser ce régime en donnant plus de démocratie et de participation ouvrière. Sa thèse est que la nécessité de défendre l'État socialiste a amené à anticiper les transformations des rapports de production dans un sens socialiste en collectivisant et industrialisant trop rapidement l'URSS ; et ce n'est pas un hasard s'il regardait avec intérêt les expériences Yougoslaves, Chinoises et Polonaises, d'où arrivaient des conseils d'« autonomie » et de « libération »… La réalité s'est montrée pour le moins brutale et désacralisante.

---

[3] Ces groupes nés pour la plupart dans la *diaspora* trotskiste, réfutaient la définition de l'URSS comme État ouvrier dégénéré, donnée par Trotsky lui–même. Ils développeront leur propre analyse de l'URSS et rompront sinon sur tout, au moins avec le schéma léniniste du parti, par rapport à la disjonction entre luttes économiques et luttes politiques, et donneront vie à ce que nous pouvons définir comme une gauche autonome antibureaucratique. En Italie il y aura un petit groupe qui reprendra cette interprétation et qui se posera en interlocuteur international de cette expérience : *Unità Proletaria* de Cremone, dans lequel militait Danilo Montaldi. Par commodité nous appelons ces groupes opéraïstes « hors Italie », mais cela est ambigu dans la mesure ou d'un point de vue politique ils étaient très éloignés du courant italien.

[4] Pour plus de détails sur les interprétations de l'URSS voir B. Bongiovanni *L'antistalisimo di sinistra e la natura sociale dell'URSS* (Feltrinelli). Plus récemment sur le même sujet : *Da Stalin a Gorbacev, classi sociali e Stato nella Russia sovietica*, de G. Tacchi, éd. Graphos, qui complète le texte de Bongiovanni et place le débat sur la Russie dans sa portée historique.

La revue qui concrétise les efforts de Panzieri sera *Quaderni Rossi*[5]. Au cours de cette expérience le contenu des luttes s'éclaircit : pour *QR* les luttes salariales deviennent des luttes pour le pouvoir. À la revue collaborent des militants sortis des partis de gauche ou qui y sont encore inscrits. S. Garavini, Foa et Alasia (qui s'éloignera rapidement) collaborent au premier numéro qui suscite beaucoup de perplexité dans le mouvement ouvrier officiel.

Le point de départ de la réflexion de Panzieri est la centralité du rapport de production et la critique de la prétendu neutralité du développement technico–scientifique, en contestant l'idée d'une rationalité du procès productif distincte des nécessité de l'accumulation capitaliste. *Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalismo*[6] est paru dans le numéro 1 des *Quaderni Rossi*. Cet usage capitaliste des machines n'est pas une déviation par rapport à un développement pour ainsi dire « normal » de la croissance capitaliste, mais détermine le développement technologique et, avec lui, l'assujettissement de l'ouvrier à la machine elle–même, laquelle est la personnification du despotisme d'usine sur l'ouvrier devenu désormais appendice de celle–ci. L'habileté de l'ouvrier dans le maniement d'un outil parcellaire ne compte plus dans la mesure où la technologie incorporée dans le système capitaliste devient « habileté » particulière de masse de l'ouvrier au service d'une machine particulière qui l'enchaîne.

Le progrès du capital se présente comme existence du capital et le processus d'industrialisation s'empare de couches toujours plus avancées du progrès technologique, d'où la nécessité d'un plan pour lier les ouvrier au système de machine qu'est l'usine. Alors, la tendance de la lutte des ouvriers est d'aller vers des formes gestionnaires, ou bien vers la gestion du pouvoir politique et économique dans l'entreprise et, à partir d'elle, dans l'ensemble de la société. La lutte investit l'ensemble de la société : « pratiquement et immédiatement cette ligne peut s'exprimer dans la revendication du contrôle ouvrier. » Ces thèses « gestionnistes » trouvent quelques échos dans le milieu du mouvement ouvrier du début des années soixante, retenues comme un retour à Marx et au communisme révolutionnaire, alors qu'ells sont bien en deça de la critique communiste de la valeur, en ne reprenant pas la radicalité de l'analyse marxienne.

Souvenons-nous que, loin des *sunlight* de l'histoire, déjà en 1957, Bordiga s'était appuyé sur les *Grundrisse* pour montrer comment le travail collectif de l'ouvrier est absorbé par ce Moloch qu'est le capital fixe, et qui s'accroît au dépend du travail vivant pour parvenir à la perspective non de la domination du travail vivant sur le travail mort (thèse gestionniste) des *Quaderni Rossi*, sur la matière première, mais au fait que le développement des machines et l'automation annonce la société qui voit le déclin de la mesure du temps de travail par la valeur.

Dans *Plusvalore e pianificazione, appunti di lettura del Capitale*[7], Panzieri écrivait en 1966 : « Il y a en effet dans la pensée marxiste après Marx, un moment de reconnaissance du virage qui s'est vérifié dans le système avec l'apparition du capitalisme monopoliste et de l'impérialisme autour des années 70 (et qui aujourd'hui nous apparaît comme une période de transition par rapport au tournant qui, initié dans les années 30, est en passe de s'achever). Mais l'analyse et la représentation de la nouvelle phase naissante avec ce tournant a été mise immédiatement en relation avec des lois qu'elle–même tendait à dépasser ; et elle a en conséquence été interprétée comme stade ultime. » Et en note il ajoutait : « la mythologie du stade ultime du capitalisme est présente, avec des fonctions idéologiques différentes, chez Lénine comme chez Kautsky : chez Lénine pour légitimer la rupture du système aux points les moins avancés de son développement, chez Kautsky, pour sanctionner le renvoi réformiste de l'action révolutionnaire à la plénitude des temps. C'est parce que la révolution de 17 n'a pas réussi à faire la soudure avec la révolution dans les pays avancés qu'elle s'est repliée sur des contenus immédiatement réalisables par rapport au niveau de développement de la Russie ; et le manque d'éclaircissements sur la présence possible du rapport social capitaliste dans la planification (insuffisance qui persiste dans tout le développement de la pensée léniniste) facilite par la suite la répétition dans les rapports de production, soit dans l'usine, soit dans la production sociale d'ensemble, de formes capitalistes, derrière l'écran idéologique de l'identification

[5] Le premier numéro de la revue est sorti en 1961 (N.d.A.).

[6] Sur l'usage capitaliste des machines dans le néoc apitalisme.N.d.T.

[7] Plus–value et planification, notes de lecture sur le Capital. N.d.T.

du socialisme avec la planification et de la possibilité du socialisme dans un seul pays. »

Panzieri attaquait la façon dont s'était consolidé, de la IIème Internationale à la IIIème, la conception optimiste du processus historique qui poussait à l'attente de l'achèvement automatique du stade suprême du capitalisme ; il entendait récupérer tout l'aspect politique actif, révolutionnaire, du discours marxiste, contre le positivisme vulgaire qui considérait la crise mortelle du système comme un fait inéluctable, en connexion avec le simple développement quantitatif des forces productives. Du point de vue de l'histoire, la polémique de Panzieri se retournait contre l'usage instrumental qui était fait dans le mouvement ouvrier du discours sur le caractère objectif et nécessaire des lois qui gouvernent le développement capitaliste, un usage qui tendait à laisser dans l'ombre ou au second plan la contradiction entre le capital et le travail et l'urgence d'une facilitation de l'organisation du contrôle ouvrier sur l'ensemble du procès productif. La volonté de fournir une base théorique à ce projet portait Panzieri à creuser la critique de l'économie politique de Marx afin d'y retrouver les lignes d'un développement analytique sans résidus de loi du plan et de loi de la valeur. Le développement du discours de Marx, du premier au troisième livre, en venait ainsi à coïncider avec le développement historique du capitalisme lui–même, de la phase concurrentielle au stade monopoliste. Le plan n'était pas ici entendu comme un projet singulier et particulier de programmation, comme dans la forme historique de développement. Il s'agissait donc pour éliminer tout résidu naturaliste de la théorie du développement historique du capitalisme, de démontrer le dépassement advenu de la dichotomie (encore présente chez Marx dans le premier livre du *Capital)* entre le despotisme dans l'usine et l'anarchie dans la société civile, de démontrer que la « dynamique unique du processus capitaliste est en substance dominée par la loi de la concentration » et, en allant au–delà de Marx, que le stade le plus haut du développement, et en même temps de l'autonomisation du capital, n'est pas celui du capital financier, mais celui du capitalisme planifié. Avec la planification généralisée, selon les conclusions de Panzieri, toutes les traces de l'origine et des racines du procès capitaliste disparaissent dans la mesure où a été radicalement dépassé le mode de production inconscient, anarchique.

À côté de ça le processus historique de cohésion croissante du système se présente dans sa totalité complètement autonome par rapport aux agents de la production, caractérisé sur le plan social d'ensemble par la même rationalité despotique en vigueur dans l'usine moderne qui se nourrit des possibilités démesurées que lui confère l'usage capitaliste de la science et de la technique, comme Panzieri le montre dans *Sull'uso capitalistico delle macchine nel neocapitalism.* À ce point Panzieri, sautant à pied joints par–dessus un nœud fondamental du discours de Marx (surtout présent dans les *Grundrisse*) dont il avait souligné la complexité, arrive à la conclusion que les contradictions imminentes ont perdu leur caractère naturaliste, propre à la phase concurrentielle : les contradictions imminentes ne sont pas dans le mouvement des capitaux, elles ne sont pas internes au capital : la seule limite au développement du capital n'est pas le capital lui–même, mais la résistance de la classe ouvrière.

Cette conclusion de Panzieri opère une totale révision de l'énoncé marxien selon lequel « le véritable obstacle de la production capitaliste, c'est le capital lui–même » et en même temps attaque les fondements méthodologiques de la démarche dialectique de la critique de l'économie politique. La dialectique du mode d'exposition préconisé par Marx consiste dans la compréhension du mouvement des catégories comme mouvement autocontradictoire du capital, comme autocritique du système dans les limites de sa propre objectivité catégorielle, du point de vue bourgeois lui–même. Une autocritique qui renvoie au caractère historique, donc à la caducité, du mode de production basé sur l'échange de marchandises. Pour Marx : « il existe par dessus tout une limite, non inhérente à la production en général mais à la production basée sur le capital » (*Grundrisse*). L'horizon de cette limite, qui est représentée par le capital lui–même, le mouvement autocontradictoire du capital est exposé par Marx dans la dialectique limites/obstacle : « Tout d'abord : le capital contraint les travailleurs à dépasser la limite du travail nécessaire pour produire une plus–value. Ce n'est qu'ainsi, qu'il se valorise et crée la survaleur. Mais d'autre part, il pose le travail nécessaire seulement dans la mesure où et pour autant qu'il est du surtravail et que celui–ci, à son tour, est réalisable comme survaleur. Il pose donc le surtravail comme condition du travail nécessaire et la plus–value comme limite du travail objectivé, de la valeur

en général. Tant qu'il ne peut pas poser ce dernier il ne pose pas non plus le premier, pas plus qu'il ne peut le faire sur la base de celui—ci. Il limite donc – par un obstacle artificiel – le travail et la création de valeur, et il le fait pour la même raison et dans la mesure où il crée le surtravail et la survaleur. Il pose donc, du fait de sa nature, un obstacle au travail et à la catégorie de valeur, lequel contredit sa tendance à s'étendre au–delà de toutes limites. Mais précisément parce que d'une part il pose un obstacle spécifique et que d'autre part il tend à dépasser tous les obstacles, il est la contradiction vivante. » « Parce que la valeur constitue la base du capital, poursuit Marx, et que celui–ci existe nécessairement seulement pour autant qu'il réalise un échange avec un équivalent, il doit nécessairement procéder à un mouvement répulsif vis–à–vis de lui–même. Un Capital universel qui n'aurait pas en face de lui d'autres capitaux avec qui échanger – et du point de vue actuel il n'a rien d'autre en face de lui que le travail salarié ou lui–même – est pour cette raison une absurdité. La répulsion réciproque des capitaux est déjà impliquée dans le capital en tant que valeur d'échange réalisée. »[8]

Il est évident que la profonde signification dialectique (en aucune façon réductible à une allégorie ou une métaphore) de cet exposé disparaît si la limite du développement du capital n'est pas constituée par le **capital lui–même**. Si la dialectique limite/obstacle disparaît, c'est–à–dire la possibilité pour le capital de s'autocontrarier, c'est également la mouvement du capital qui disparaît et par conséquent la possibilité théorique elle–même d'une critique de l'économie politique.

Pour les *Quaderni Rossi*, la dépendance des travailleurs à la machine se diffuse dans toute la société et c'est à partir de là que Panzieri récupère la contribution de la sociologie comme reconnaissance de l'extranéité subjective de l'ouvrier au travail dans l'usine. Et c'est à partir de là qu'apparaît l'outil « enquête ouvrière » dont le but est la connaissance du type de conscience que les travailleurs ont d'eux–mêmes, ou de leurs attitudes politiques particulières. La conscience et le type de jugement que portent les ouvriers sur divers faits qui les concernent, alors que le comportent pratique intéresse les militants des *QR* pour découvrir ce que traduit en pratique un certain jugement. Diverses questions sont donc posées aux ouvriers afin de refléter et de faire remonter un jugement. C'était là une démarche idéaliste dans la mesure où cela suppose qu'il est possible d'étudier les rapports entre la connaissance, le jugement et le comportement et voir si, en général, à un type de comportement correspond un certain type de jugement et, à partir de là, un certain type de comportement. Idéaliste en ce que la classe ouvrière, en général, juge et comprend après avoir agit, en ce que la classe ouvrière ne formule pas une pensé à laquelle elle adapte son comportement mais fait exactement le contraire.

Les *Quaderni Rossi* consacrent de nombreuses pages à l'analyse sociologique de la composition ouvrière. Dans le numéro 4 sont défini quatre niveaux d'identité de la classe ouvrière:

– l'aspect économique, c'est–à–dire le niveau salarial;
– l'aspect laborieux, c'est–à–dire le type de travail de l'ouvrier;
– l'aspect relationnel, c'est–à—dire l'ensemble des relations sociales en dehors du travail;
– l'aspect normatif, c'est–à–dire la vision que l'ouvrier a de la société.

Il ressort de l'enquête que l'ouvrier a amélioré sa position économique jusqu'à le faire se rapprocher de celle des employés, mais sa mentalité est diverse, par exemple à l'égard des syndicats et par rapport aux luttes. L'enquête se poursuit en analysant les figures professionnelles de l'ouvrier métallurgiste, de l'ouvrier de métier, de l'ouvrier préposé au montage et de celui attaché aux machines automatiques. La classe ouvrière est ainsi conçue comme un ensemble d'unités sans relations entre elles, comme un monde non communiquant, dont l'importance réside dans le rapport avec la machine elle–même, entendue comme valeur d'usage et non comme capital fixe qui suce la plus–value au travailleur collectif. On en arrive ainsi à l'apologie du « nous fabriquons », de l'ouvrier au sens strict, c'est–à–dire du travailleur manuel, possiblement syndiqué qui, jusqu'à un certain point, ne correspond qu'à l'ouvrier métallurgiste. La dimension de l'enquête ouvrière sous–estime les implications des autres courants opéraïstes

[8] Je retraduit de l'italien ce passage des *Grundrisse* faute d'avoir pu trouver son équivalent dans les éditions françaises de Dangeville et de Rubel. Il est toutefois évident qu'il est du même ordre que le célèbre passage de l'édition Anthropos, t. II, p. 220. (N.d.T.)

de l'époque, ne récupérant que la dimension sociologique du marxisme sans réussir, au final, à individualiser dans le prolétariat un sujet historique/social en formation[9],

Dans *L'expérience prolétarienne* de Lefort[10] est assumé le caractère de la classe comme fusion de toutes les couches sociales qui tombent dans la condition salariée et qui en portent la culture pratique, les comportements et l'identité. La classe, par conséquent, est déjà sujet de l'histoire et seule la division aliénée du travail, opérant à l'intérieur du mouvement ouvrier lui–même sous la forme de la séparation entre théorie et pratique, entre classe et organisation, entre luttes immédiates et critique du capitalisme, tend à faire disparaître de la réflexion et de la connaissance ce fait de la subjectivité historique de la classe. Une subjectivité qui est, en conséquence, fonction d'une force qui opérerait dans le sens de l'émancipation du prolétariat et qui rassemble dans l'expérience prolétarienne les embryons d'autoconstruction subjective en force d'opposition à l'exploitation. À condition de ne pas se fossiliser sur les questions d'organisation et de gestion du travail, l'observation de la vie d'usine permet de mettre en lumière le sens communiste de la lutte des prolétaires[11]. Le témoignage qu'apporte *L'ouvrier américain*, publié dans les premiers numéros de *Socialisme ou barbarie* allait dans cette direction. *L'expérience prolétarienne* de Lefort, sans doute le texte le plus profond de *Socialisme ou barbarie*, cherchait une médiation entre la misère de la condition prolétarienne et la révolte ouverte contre le capital. C'est en lui–même que le prolétaire trouve les éléments de sa révolte et le contenu de la révolution,

[9] Rappelons que Marx est l'initiateur de l'enquête ouvrière menée en France en 1880 dont il a lui–même rédigé le questionnaire, en s'inspirant des enquêtes menées en dans les fabriques anglaises à l'origine desquelles il voit la limitation de la journée légale de travail à 10 heures, la loi sur le travail des femmes et des enfants, etc. L'enquête, tirée à 2500 exemplaires et envoyée à plusieurs exemplaires à toutes les sociétés ouvrières, à tous les groupes ou cercles socialistes et démocratiques, à tous les journaux français… Les attendus de la démarche de Marx sont les suivants : « Nous espérons d'être soutenus, dans notre œuvre, par tous les ouvriers des villes et des campagnes, qui comprennent qu'eux seuls peuvent décrire en toute connaissance de cause les maux qu'ils endurent, qu'eux seuls, et non des sauveurs providentiels, peuvent appliquer énergiquement les remèdes aux misères sociales dont ils souffrent, nous comptons aussi sur les socialistes de toutes les écoles qui, voulant une réforme socialiste, doivent vouloir une connaissance *exacte* et *positive* des conditions dans lesquelles travaille et se meut la classe ouvrière, la classe à qui l'avenir appartient. » Marx, *Œuvres* t. I, éd. Gallimard, Paris 1965, p. 1528 (N.d.T.).

[10] C'est le texte le plus radical de *Socialisme ou Barbarie*, traduit et publié à deux reprises par *Collegamenti Wobbly*.

[11] Danilo Montaldi, influencé par cet auteur et ce courant écrivait à propos de la publication de *L'ouvrier américain* de P. Romani : « L'ouvrier est avant tout un être qui vie dans la production et l'usine capitaliste avant d'être l'adhérent d'un parti, un militant de la révolution ou le sujet d'un futur pouvoir socialiste ; et c'est dans la production que se forme aussi bien sa révolte contre l'exploitation que sa capacité à construire un type supérieur de société (…) pour cette raison nous invitons les camarades, les ouvriers, les lecteurs, à écrire à *Battaglia Communista* (*) en comparant leur propre situation avec celle de l'ouvrier américain, ce qui revient à dire avec l'ouvrier de tous les pays, avec l'ouvrier tel qu'il est ici et maintenant, là où on le perçoit dans son identité, là où on le voit dans sa diversité. » *A contrario*, G. Munis répondait à travers le *Fromento Obrero Rivoluzionario* (FOR) qui, bien qu'appartenant au même courant que *Socialisme ou barbarie* niait l'importance donnée à la sociologie en posant immédiatement le problème de la rupture entre le Capital et le travail en termes immédiats et radicaux : « À son tour, la tendance *Socialisme ou barbarie*, originaire également de la IVème Internationale apprivoisée, s'est laissée prendre en remorque par la gauche française déliquescente pour tous les problèmes et dans les moments les plus importants : la guerre d'Algérie et le problème colonial, le 13 mai 1958 et le pouvoir gaulliste, les syndicats et les luttes ouvrières actuelles, l'attitude par rapport au stalinisme et au dirigisme en général, etc. Ainsi, bien que reconnaissant dans l'économie Russe un capitalisme d'État, elle a seulement contribuée à brouiller les esprits. Renonçant à lutter à contre–courant et préférant ne rien dire à la classe ouvrière qu'elle ne puisse entendre, elle s'est vouée toute seule à la faillite. Privée de nerf cette tendance est tombée dans une versatilité qui frôle la balourdise existentialiste. Rappelons à propos de celle—ci et des autres tendances existant aux USA les mots de Lénine : « Seul un intellectuel à la peine pense qu'il est suffisant de parler aux ouvriers de la vie d'usine en les ennuyant avec ce qu'ils savent depuis longtemps. » (*) *Battaglia Communista* est la désignation usuelle du groupe italien *Partito Comunista Internazionalista* (PCInt) par le nom de son journal. Toujours actif de nos jours, il a été fondé entre 1943 et 1945. Suite à la scission qui se produit en 1952, le PCint précise ses positions et prend une certaine distance par rapport aux thèses originelles de la gauche italienne, rejetant les luttes de libération nationale et adoptant une conception moins léniniste du parti (N.d.T.).

non dans une organisation posée comme un préalable et qui lui apporterait la conscience ou lui offrirait une base de regroupement. Lefort voyait le mécanisme révolutionnaire dans les prolétaires eux–mêmes, mais en se centrant plus sur leur organisation que sur leur nature contradictoire (le prolétariat comme élément de négation–affirmation du capital). Ainsi, il finissait par réduire le contenu du socialisme à la gestion ouvrière.

Pour *Quaderni Rossi* les luttes de la FIAT[12] donnent le signal pour le « pouvoir o u-vrier » dans l'usine et indiquent la FIOM locale comme l'organisation apte à recueillir le potentiel de la lutte. Mais ce pouvoir était conçu comme contractuel et gestionnaire à l'intérieur des rapports capitalistes et en même temps comme un pouvoir incompatible avec la société existante et alternatif. *QR* ne réussissait pas à comprendre que même si le pouvoir ouvrier apparaît incompatible avec le commandement capitaliste dans l'usine, il est de toute façon et toujours à l'intérieur du mode de production capitaliste qui a son centre de pouvoir dans l'État et non dans la direction de l'usine ou, pour le dire plus justement, dans les rapports sociaux capitalistes.

Le « gestionisme » de *QR* se manifeste dans toute son ampleur dans le fait de désigner l'usine comme un lieu physique et jamais l'entreprise comme entité économique. Une telle distinction est importante dans la mesure ou le communisme est l'abolition du travail salarié et de l'échange et verra nécessairement la fin de l'entreprise.

Pour *QR*, au début des années 60, le problème est l'opposition ouvrière à la planification du capitalisme italien qui avait mené le PSI dans le gouvernement et maintenu le PCI, rétif, dans l'opposition. La riposte selon *QR* avait été fournie par la classe ouvrière avec la revendication du pouvoir ouvrier dans l'usine, réclamant implicitement la gestion ouvrière qui éliminerait les capitalistes et les gaspillages. C'était là l'utopie des *Quaderni Rossi* : le capitalisme sans les capitalistes. Le capitalisme géré par de braves ouvriers qui s'auto–exploiteraient. D'autre part Marx déjà avait dit que le capitalisme tend à éliminer les capitalistes comme personnes. *QR* ne concevait pas la fin du travail salarié, mais au contraire une gestion directe par les ouvriers.

[12] De la *Piazza Statuto* à Turin, les 7, 8, et 9 juillet 1962 (N.d.T.).

Comme chez les camarades français, le problème était réduit à la question du qui produit, du comment on s'organise, non de la production en soi. Cet « ordinovisme »[13] en retour touchait autant les italiens que les autres groupes hors Italie, incapables d'aller au–delà de la gestion du présent. L'écart historique avec la révolution passée était trop profond pour permettre de concevoir le processus révolutionnaire comme expression des rapports sociaux communistes qui supplantent, en se greffant sur ceux–ci, les vieux modèles de production. Si dans tous les courants hors d'Italie il y eut une capacité relative d'identifier dans les luttes la force de transformation du présent, c'est–à–dire d'identifier ici et maintenant les formes de coopération sociale qui annoncent un dépassement du mode de production capitaliste, cette capacité est restée au stade des formes sans aller jusqu'au contenu du communisme. La même diversité de vue par rapport aux organisations officielles voyaient les courants hors Italie plus attentifs aux phénomènes d'auto–organisation du prolétariat antitétique au présent, par rapport à la version des *Quaderni Rossi* pour laquelle l'utilisation des vieilles formations était implicite. Un élément commun à tout cet arc politique était le quasi–désintérêt pour le débat sur la crise. Né dans une période de *boom* économique la perception de la prolétarisation sociale croissante et la crise économique, étaient reléguées dans une conception marxiste erronée du développement historique du système de production capitaliste.

Il reste néanmoins un dénominateur commun entre l'opéraïsme en Italie et les groupes hors Italie : l'impasse objective qu'une

[13] *L'Ordine nuovo* est le titre du journal dirigé par Gramsci à partir de mai 1919. À l'occasion du mouvement d'occupation d'usine à Turin en 1920, Bordiga s'oppose dans *Il Soviet* aux ordinovistes en ces termes « On a excessivement surestimé à Turin le problème du contrôle, en le concevant comme une conquête directe que le prolétariat, grâce au nouveau type d'organisation par entreprise [du parti : la « sovietisation » imposée par Moscou que rejetait Bordiga], peut arracher à la classe industrielle, en réalisant ainsi un postulat économique communiste, réalisant une étape révolutionnaire avant même la conquête politique du pouvoir, dont le parti est l'organe spécifique. » (Mars 1920). Cité in J. Camatte, *Bordiga et la passion du communisme*, éd. Spartacus, octobre 1974, p. 207. L'« ordre nouveau » dont il est question désigne le prolétariat, l'« ordre » des prolétaires au sens précapitaliste et ne renvoie pas à un ordre social en général (N.d.T.).

poignée de militants se trouve à vivre dans les froides années 50, écrasée par le développement du capital, la division monopolistique de la planète et avec les coups de la contre–révolution encore présente. Cette course après l'identification d'un sujet, d'une autonomie propre au prolétariat, en s'écartant inévitablement du champ de la critique de l'économie politique au profit de la sociologie, était la démonstration de la fin du mouvement ouvrier, incapable d'exprimer au niveau social une force révolutionnaire propre anticapitaliste. Cette séparation sans appel entre le projet révolutionnaire et la matérialité de l'affrontement de classe sera le plus gros frein au développement de cette tradition politique.